
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 23/2 (1996)

DOI: 10.11588/fr.1996.2.60147

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

in Anm. 4 sind nicht sonderlich differenziert; die FGA (Anm. 7) hätten zumindest im Hinblick auf den berühmten Jahrgang 1772 genauer erläutert werden müssen, und Millers »Siegwart« gilt heute nicht mehr als »pâle imitation« des Werther (Anm. 14). Besonders lobenswert ist die Information über den Prediger Johann Heinrich Schulz (Anm. 17), der in der deutschen Aufklärung kaum bekannt ist.

Alain Montandon hat mit seiner Übersetzung von Knigges Text, seinem Vorwort und den bibliographischen Hinweisen, nicht zuletzt mit seinen Anmerkungen eine nahezu makellose und für französische wie deutsche Leser außerordentlich nützliche Ausgabe vorgelegt. Für den französischen Leser wird sie vor allem aus kulturgeschichtlichem Interesse wichtig sein, für den deutschen sind die literarhistorischen Hinweise von Gewinn.

Gerhard SAUDER, Saarbrücken

Anke BETHMANN, Gerhard DONGOWSKI, Adolph Freiherr Knigge an der Schwelle zur Moderne. Ein Beitrag zur politischen Ideengeschichte der deutschen Spätaufklärung, Hannover (Verlag Hahnsche Buchhandlung) 1994, 149 S. (Quellen und Darstellungen zur Geschichte Niedersachsens, herausgegeben vom Historischen Verein für Niedersachsen, 112).

Une image de Knigge chasse l'autre: au Knigge »professeur de bonnes manières« a succédé le Knigge »jacobin«, puis notre Knigge apôtre d'une »nouvelle religion« de l'humanité et des droits de l'Homme. Si les deux premières, qui reflétaient des postulats idéologiques, étaient, sinon fausses, du moins très réductrices, la troisième s'attachait à montrer que Knigge – et c'est en quoi il est intéressant – reflète toutes les contradictions d'une *Aufklärung* à la fois hardie et timorée, qui vénère la raison et pratique, souvent avec délectation, l'occultisme le plus obscurantiste, salue bruyamment la Révolution française mais ne souhaite qu'une chose, c'est qu'elle soit épargnée à l'Allemagne.

Ce sont ces contradictions qui déterminent la thèse centrale de l'ouvrage. Après avoir, comme la plupart des *Aufklärer*, cru possible l'avènement d'une société de la vertu qui pourrait (comme le pensaient non seulement les Illuminés, mais déjà Lessing, notamment dans ses »*Dialogues maçonniques*«, ce qui aurait dû être relevé) se passer de l'État, symbole de la dégradation morale (et de la division de l'humanité), Knigge renonce à cette tentative de concilier le pessimisme de Rousseau et l'optimisme d'une *Aufklärung* pénétrée de la foi dans la perfectibilité de l'homme (encore Lessing!). Se heurtant aux »réalités du temps« (p. 132), il se laisse envahir par la désillusion et le découragement. C'est alors que la Révolution française, qui montre l'exemple d'une nation tentant de traduire en réalité les principes (en particulier la liberté et l'égalité) dont se réclamaient les partisans les plus avancés des Lumières, fait de Knigge un écrivain politique. Les auteurs interprètent cette politisation de sa pensée comme une »rupture radicale avec ses idéaux antérieurs« (p. 132), alors qu'elle constitue plutôt, selon nous, une renaissance de l'espérance nourrie par l'*Aufklärer* qu'il n'a jamais cessé d'être. On peut admettre la thèse de la rupture, à condition de considérer qu'elle concerne les moyens par lesquels devaient se réaliser ces idéaux: Knigge ne croit plus à l'action secrète ni aux professions de foi »éclairées«, il devient pragmatique (les auteurs le soulignent constamment et à juste titre) et s'appuie sur une réalité nouvelle, effectivement politique, qui n'est pas d'ailleurs sans provoquer chez lui un malaise: admettant le bien-fondé de la violence en France, il souhaite avant tout qu'elle ne gagne pas l'Allemagne. Souhaitant que le peuple recouvre ses droits, il continue d'exécuter la »populace«, dont il a peur, comme tous les *Aufklärer*. Si Knigge a en quelque sorte vécu dans la Révolution une partie au moins de son idéal maçonnique, il n'en reste pas moins prêt à des compromis avec l'État, et singulièrement avec l'État absolutiste pourvu qu'il soit »éclairé«, et dont la survie pouvait, selon lui, garantir à l'Allemagne l'économie d'une révolution. Ses propos sur Frédéric II sont assez éclairants à cet égard.

Les auteurs étudient dans leurs tours et détours et avec une grande rigueur les contradictions qui résultent de ce passage au »pragmatisme«, porteur en lui-même de reniements potentiels – et parfois réels. Ils font ressortir la continuité qui marque l'analyse que propose Knigge des causes de la Révolution, qui s'inscrit à la fois dans (ce qu'il croyait être) la réalité de la France d'Ancien Régime et dans une théorie dialectique de l'histoire qui en fait la marche »en spirale« vers un progrès irrésistible. Knigge n'aurait jamais approuvé la Révolution s'il n'y avait vu la manifestation d'un progrès de l'histoire. Dès 1782 l'»Allocution aux nouveaux Récipiendaires du grade d'Illuminatus Dirigens« l'avait affirmé dans une formule saisissante: »La liberté a engendré le despotisme, et le despotisme ramène à la liberté«. Lessing déjà avait appris à Knigge que la recherche de la vérité est plus importante que la vérité elle-même, et que toute marche en avant est suivie de régressions nécessaires. C'est d'ailleurs pour cette raison que nous continuons à penser que l'»Allocution« doit sinon tout, du moins sa cohérence philosophique à Knigge plutôt qu'à Weishaupt (dont les très nombreux livres montrent, précisément, une absence quasi totale de cohérence). Knigge ne semble pas tant avoir été »fasciné« par les thèses d'un Ordre qui, avant son arrivée (janvier 1780, comme l'a établi Le Forestier), ne savait pas encore très bien à quoi il devait servir, qu'intéressé par la possibilité qui s'ouvrait à lui de façonner l'Ordre en vue d'un projet et de lui donner une assise »philosophique« solide.

Moderne, le baron de Knigge? C'est incontestable. Ses prises de position sur la Révolution ont été le véhicule majeur de la politisation du débat allemand sur la Révolution française. Le présent ouvrage a le mérite d'inscrire cette politisation dans le legs de l'*Aufklärung*.

Pierre-André BOIS, Reims

Rolf GRABER, *Bürgerliche Öffentlichkeit und spätabolutistischer Staat. Sozietätenbewegung und Konfliktkonjunktur in Zürich 1746–1780*, Zürich (Chronos Verlag) 1993, 259 S.

Zürich: l'»Athènes de la Suisse«, disait-on au XVIII^e siècle – l'auteur écrit »La Mecque des Lumières de l'Europe continentale« (p. 107), mais il met dans cette formule l'ironie que lui suggère précisément son propos: montrer, en partant d'une étude des »sociétés éclairées« qui se sont constituées à partir de 1746, comment les Lumières ont été »liquidées« (p. 155) dès lors qu'elles prenaient une forme radicale, c'est-à-dire non seulement prétendaient favoriser l'émergence d'une pensée véritablement autonome, mais aussi déboucher sur une »diffusion vers le bas« et impliquer ce que les *Aufklärer* appelaient avec mépris la »populace« dans le fonctionnement d'un véritable Etat de citoyens. Cette thèse – qui n'est d'ailleurs pas vraiment nouvelle, mais qui avait été développée surtout à propos de l'Allemagne – est défendue avec une grande vigueur et avec une grande clarté dans la démarche. Après avoir montré que le mode de recrutement des premières »sociétés éclairées« (l'auteur étudie la *Physikalische Gesellschaft*, la *Historisch-Politische Gesellschaft am Bach* et la *Helvetische Gesellschaft auf der Gerwi*) reposait sur une communauté de vues induite par celle des origines sociales (les couches dirigeantes du négoce et de la culture), R. G. décrit le glissement vers une scission qui va opposer les »réformateurs« aux »politiques«, due à l'intrusion de membres de plus en plus jeunes, et qui sont en quête d'un »nouveau type de socialisation« (p. 148) remettant en question les piliers traditionnels de la société zurichoise, l'Eglise et les corporations. Ainsi, les »sociétés« deviennent le médium d'une idéologie de la réforme qui cherche à s'imposer au patriat régnant. Il s'ensuit une rupture entre les seconds et les premiers, lesquels rejoignent (souvent en fonction d'intérêts carriéristes) les détenteurs des leviers du pouvoir au sein de l'Etat »absolutiste tardif«. Ainsi, le »conflit« devient l'élément structurel majeur d'un débat qui divise les tenants des Lumières. Deux attitudes sont dès lors possibles – et mises en œuvre: l'»intégration«, c'est-à-dire ce que nous appellerions aujourd'hui la »récupération«, assortie de concessions, notamment dans le domaine de la pédagogie, qui, orientée vers la réalisation de